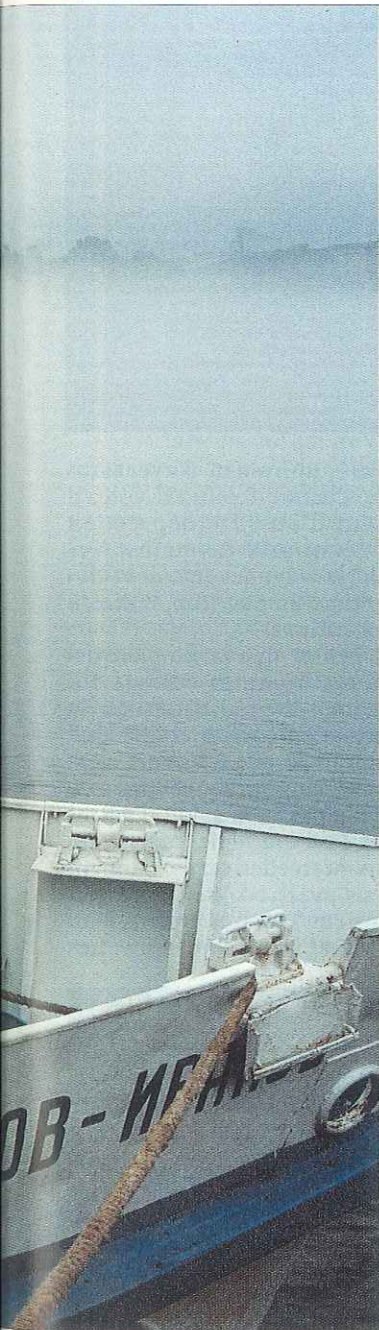


Krasnoïarsk,



Après la Khakassie et le musée Lénine de Shushenskoye, nos reporters poursuivent leur descente du plus puissant fleuve de Russie. Cette semaine, près de Krasnoïarsk, ils rencontrent un vieux sage, un jeune président de soviet et un patron de combinat chimique amoureux des roses.

ville interdite



Arrivée à Krasnoïarsk.
Un urbaniste s'est amusé à agglomérer le plus d'usines possible sur un nombre réduit de kilomètres carrés.

De nos envoyés spéciaux

La nuit fut courte – la plus courte de l'année, en vérité. A travers les hublots d'un hydroglisseur des années 60, dans la lumière diaphane du petit matin, se dessinaient des collines recouvertes d'une forêt dense, où errent encore, paraît-il, coqs de bruyère, loups et panthères des neiges. Les autres passagers à bord – mal réveillés, comme nous – observaient en douce ces curieux étrangers.

Le lit du fleuve s'élargissait sans cesse. « Ce n'est plus l'Ienisseï, marmonna quelqu'un. C'est une mer. » Nous approchions à nouveau d'un immense barrage – celui de Krasnoïarsk, la capitale régionale, qui serait notre prochaine étape. Le bassin de retenue, à son point le plus large, mesure 12 kilomètres. Beaucoup se souviennent comment villages et champs furent noyés. Par la suite, les autorités n'ayant pas pris le temps de couper les arbres, les crêtes des sapins et des pins dépassaient de la surface de l'eau – ce qui surprit les adeptes du ski nautique. Les résineux, en pourrissant, ont provoqué une pollution par le phénol (« un antiseptique toxique, indique le Robert, soluble dans l'eau et employé dans la pharmacie, la fabrication de matières plastiques et de colorants »). Dans la précipitation, on noya aussi les cimetières – sans permettre aux gens d'emporter leurs morts. Ce qui explique, selon un habitant, pourquoi « les poissons ont le ver solitaire... A l'exposition des réalisations nationales soviétiques, à Moscou, j'ai vu un tableau lumineux sur la distribution de l'électricité en URSS. Pas un mot sur les vers »...

Le barrage lui-même est une nouvelle manifestation du « complexe de Faust », ce goût du monumental qui marqua le stalinisme et, dans les grands projets sibériens, le règne de Khrouchtchev. L'homme devait dompter la nature, quel que soit le prix de cette victoire. La conquête de l'immense Sibérie – telle celle de l'espace, grâce aux Spoutnik – serait la preuve concrète de la marche heureuse vers le communisme... Comme dans les années 30, on invita des milliers d'ingénieurs, démiurges du monde à venir, à délirer sur le détournement du cours des fleuves (qui coulent vers le nord) en direction des régions désertiques de l'Asie centrale (au sud).

Quel gâchis !... Personne ne le regrette davantage, peut-être, que Victor Astafiev. Ce jeune homme de 70 ans, bourru comme un ours, est l'un des plus grands écrivains russes vivants, conteur des terres

polaires, de la violence, des splendeurs et de la démesure de la taïga. A la différence d'autres auteurs de Sibérie, attirés par les lumières de Moscou et des villes « européennes », Astafiev est resté fidèle à la région : il a toujours vécu le long de l'Ienisseï, qu'il connaît mètre par mètre. C'est un homme exaspéré, qui dut observer en silence, sous le régime communiste, la lente destruction de l'éden de son enfance.

Il écrit dans une bicoque de son village natal, Ovsianka, un peu en aval du barrage, où les chemins sentent la fumée, les poules et le foin. Nous n'avions pas pu le prévenir de notre passage dans sa tanière : il ne répond jamais au téléphone – ce qui chagrine sa femme, quand ils n'habitent pas ensemble. Peu importe. Il ouvrit la porte, ravi de nous voir : une demi-heure plus tôt, il avait mis le point final à une œuvre monumentale sur laquelle il travaillait depuis... « Depuis que j'écris, lâcha-t-il. Vous descendez l'Ienisseï ?... Ce pauvre fleuve, on l'a tant abîmé... Les gens de l'administration m'accusent d'être contre le progrès ; ils disent que je veux vivre sans électricité. Moi, je m'en passerais bien, s'ils détruisent la centrale et s'ils remettent tout en l'état ! Qu'allons-nous devenir ?... » Le temps de boire un thé chaud et de croquer quelques bonbons, et nous étions repartis.

CURIEUX ENDROIT

Quand Anton Tchekhov découvre Krasnoïarsk, le 28 mai 1890, il envoie sur-le-champ une lettre où il évoque « une ville belle et policée [...]. Les rues sont propres, pavées ; les maisons, grandes, sont en pierre ; les églises, remarquables ». Les églises de Krasnoïarsk ont été rasées, pour la plupart. Elle s'est tue, la « grosse cloche de la cathédrale » dont parle aussi Jules Verne dans « Michel Strogoff ». Désormais, c'est un interminable carillon musical qui, sur le toit de la mairie, sonne toutes les heures.

Quel curieux endroit ! Un urbaniste s'est amusé à agglomérer le plus d'usines possibles sur un nombre réduit de kilomètres carrés... En apprenant l'arrivée imprévue de journalistes étrangers, un membre de l'administration frôla la crise cardiaque : « Notre ville est interdite ! » Les vieilles habitudes sont difficiles à abandonner, semble-t-il. Surtout à Krasnoïarsk, ex-fer de lance de l'ex-industrie d'armement. Il y a encore trois ans, plus de 90 % de l'activité économique étaient liés au complexe militaro-industriel.

■■■

L'usine d'aluminium.
Elle provoque
un nuage permanent.



■ ■ ■
L'Yeniseï eut longtemps la particularité d'être le seul fleuve soviétique inaccessible aux étrangers, de bout en bout. Il suffit de visiter la région de Krasnoïarsk pour comprendre pourquoi. Une station de radars ultrasecrète est installée quelques kilomètres en aval (les experts du Pentagone en faisaient grand cas avant de conclure, à l'issue d'une visite, en 1987, qu'elle relevait davantage du musée que de la guerre des étoiles). Plus au nord, une ville souterraine du joli nom de Krasnoïarsk-26 se trouve être le plus important centre mondial de production de plutonium à des fins militaires. On y reviendra.

Krasnoïarsk est la capitale d'une immense région administrative du même nom : cinq fois plus vaste que la France et vingt fois moins peuplée, elle coupe la Russie en deux, du sud au nord. Vyacheslav Novikov, 44 ans, président du soviet régional et nouveau venu à la politique, cherche à diversifier l'économie et à l'adapter aux besoins du moment. Sa tâche n'est pas simple : « Les règles changent tout le temps, soupire-t-il. Il y a quinze jours, je vous aurais parlé de la taïga et des revenus que nous espérons tirer de l'exportation du bois. Depuis, Moscou a doublé le prix de l'essence et les taxes sur le bois ont quadruplé... Vous voyez, je déambule dans le Château de Kafka ! » L'an dernier, il envisagea même de faire sécession, en proclamant une république de l'Yeniseï. Puis il renonça, afin de ne pas contribuer à l'éclatement de la Russie.

« La plupart des entrepreneurs privés sont liés aux réseaux criminels, poursuit-il. Maintenant, ils veulent se présenter aux élections... Mais il n'est pas trop tard pour agir : ces gens-là ne réfléchissent pas à long terme et ils manquent de cynisme. Ils me rappellent le voleur honteux des

“Douze Chaises”, un roman d'aventures des années 20 : chaque fois qu'il vole, il rougit ! » Avant d'être élu député, en 1990, Novikov était prof de maths. Ces temps-ci, quand le « bouleversement des valeurs » le déprime un peu trop, il dresse des tables de logarithmes.

On aimerait penser que la simple existence d'honnêtes hommes comme lui contredit les sombres prédictions sur la Russie – le pays s'en sortira, vaille que vaille. On aimerait le penser, mais c'est alors qu'on croise dans la rue un cirreur de chaussures qui n'a pas 10 ans. Ou d'autres gamins au crâne rasé qui fument une cigarette entre deux Mercedes qu'ils viennent de laver (« Vous avez reconnu votre voiture volée, monsieur ? »). Ces enfants évoquent furieusement l'Amérique latine. Les couleurs en moins.

La question d'Astafiev revenait en mémoire : « Qu'allons-nous devenir ? » C'est, au fond, la seule interrogation des Russes.

En perdant la foi communiste, la société a perdu ses repères. Même à Krasnoïarsk – où les habitants sont réputés travailleurs et disciplinés, comme tous ceux liés autrefois à l'industrie militaire – les temps ont changé. Depuis la fin de la guerre d'Afghanistan et le retour des soldats, les jeunes ont découvert les charmes du haschisch, en vente au marché aux légumes, à peine caché sous les piles de carottes et d'oignons. D'autres sniffent l'essence. Les réseaux mafieux se développent. Dans les wagons du Transsibérien, qui s'arrête à la gare de Krasnoïarsk, les agressions sont de plus en plus fréquentes. Tout cela était inimaginable, il y a huit ans ! Même la célèbre école de lutte, réputée la meilleure de Russie, abriterait la pègre de la région.

Le monde était si simple, autrefois... Dans plusieurs quartiers de la ville, des

plaques de bronze sur le trottoir signalent encore des « Lettres aux habitants du XXI^e siècle ». Enterrés lors de cérémonies solennelles, ces textes s'adressaient, dans un déluge de points d'exclamation, aux citoyens d'une société qui ne verra jamais le jour : « Camarades ! Nous vous envions, car vous vivez sous le communisme triomphant ! Pour notre part, nous sommes simples travailleurs de choc, en l'année 1976 ! » Simple, si simple...

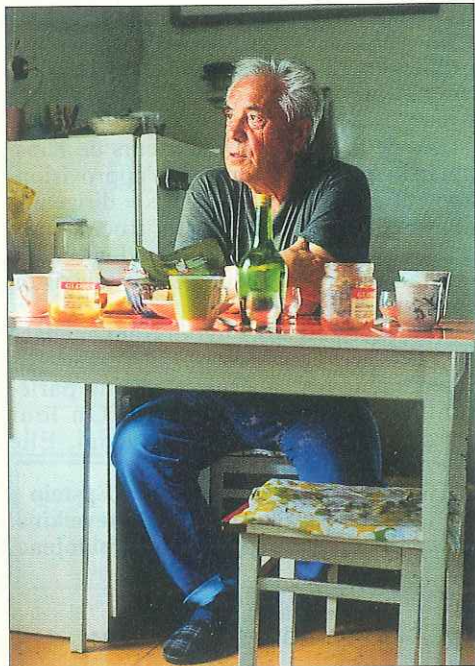
Quelques jeunes – une minorité – tentent de prendre leur destin en main : ils gèrent un kiosque privé ou apprennent des langues étrangères... A la faculté de français de l'institut pédagogique, ils sont quelques dizaines à s'escrimer sur le sens de « CQFD » et à se demander quelle est la taille d'une « petite ou moyenne entreprise ». Il suffit de marcher avec eux, un soir d'été, et de chanter ensemble des airs de Patricia Kaas ou d'Etienne Daho, pour mesurer, au bout du compte, le peu qui nous sépare.

« Qu'allons-nous devenir ? » La réponse est peut-être entre les mains de Piotr Romanov et d'hommes comme lui. Patron du combinat chimique Ienisseï, ancien de la nomenklatura, il hésita longtemps avant de recevoir un journaliste étranger : en principe, son entreprise de 30 000 salariés doit rester secrète (!). Seulement, voilà, Romanov voudrait exporter davantage sa poudre à fusil et il recherche des associés à l'étranger : sous l'œil amusé de Lénine, dont le portrait est resté accroché aux murs de son bureau, il nous demande si L'Express serait intéressé...

Naguère, le combinat était spécialisé dans « la production chimique à usage militaire ». Mais Romanov a pressenti l'inévitable reconversion : « Dès 1985, je me suis rendu en Yougoslavie, où j'ai

appris les mécanismes de l'économie de marché. » Depuis, il a diversifié sa production – les papiers peints font fureur, paraît-il. Il a aussi ouvert une banque et une compagnie d'assurances, créé un plan d'épargne et s'est payé le luxe, en ces temps de crise, d'embaucher 100 salariés supplémentaires.

Si tout va bien, Romanov est sans doute le prototype des grands patrons russes du futur, à la fois paternaliste et entrepreneur, comme ses prédécesseurs européens, lors de la révolution industrielle des XVIII^e et XIX^e siècles : « J'aime beaucoup les roses, explique-t-il. Nous en avons planté 40 000 pieds dans nos serres. » Chaque vendredi, à l'heure de la fermeture, une fanfare accompagne les ouvriers à la sortie de l'usine. « Et quand les femmes ont leurs règles, elles ne sont pas obligées de venir. Ce jour de congé, elles l'appellent le "jour de Piotr", par référence à mon prénom. » Nous ayant



interdit l'accès aux ateliers, il nous montra des serres pleines de roses. C'était épatant.

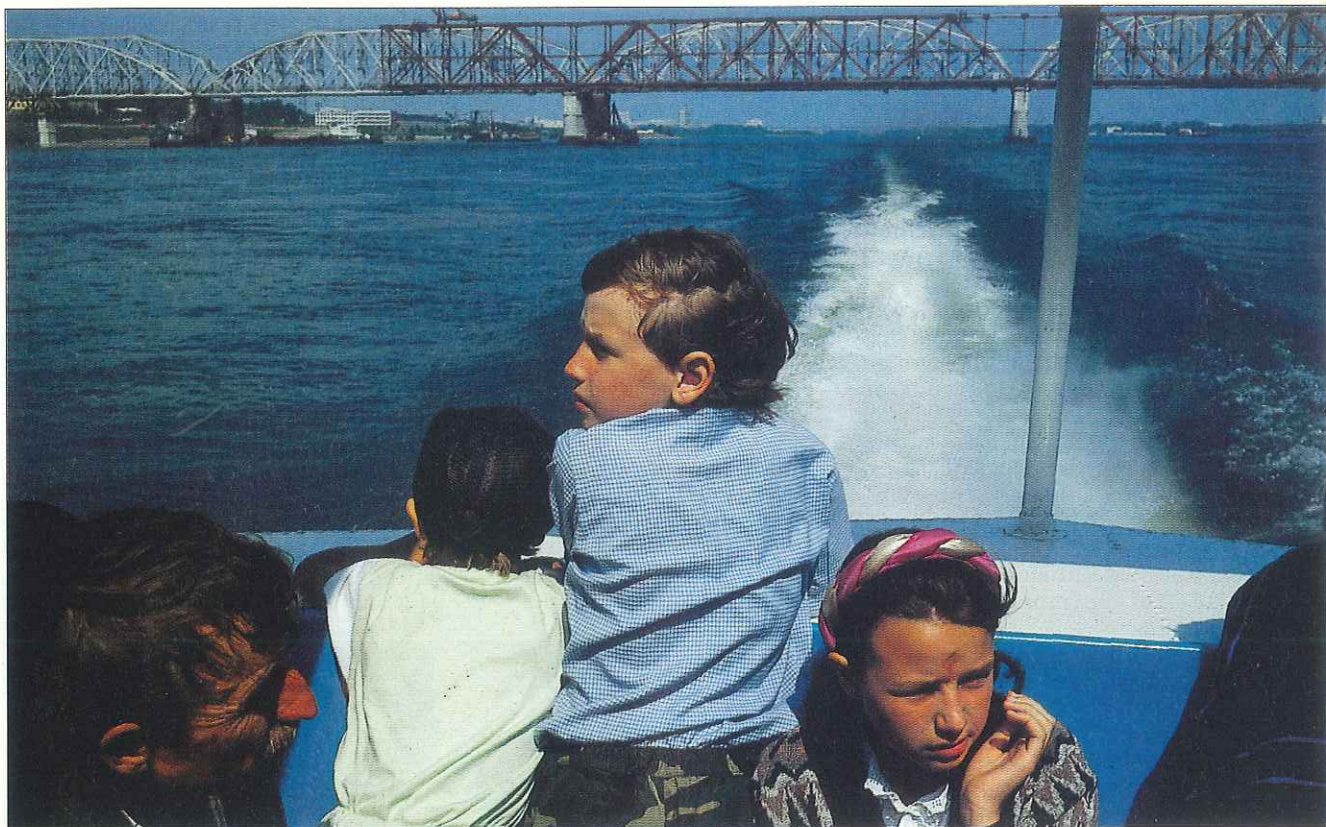
Nous en avons assez vu, de Krasnoïarsk et de son nuage permanent, venu de l'énorme usine d'aluminium... Le fleuve et la taïga nous appelaient. Au président de la Compagnie fluviale de l'Ienisseï, Alexandre Petchenik, nous avons expliqué notre projet : faire du « bateau-stop » le long du fleuve (comme on ferait de l'auto-stop au bord d'une autoroute). Parler des marins et des bateaux, de la vie le long des rives et des gens que nous verrions, au hasard des rencontres. L'idée l'a amusé. Depuis 1989, l'effondrement de l'activité a divisé par trois le volume du transport fluvial : « Parlez de nous et de nos problèmes, lança Petchenik. Cela ne peut pas faire de mal ! »

Et nous voilà montés à bord d'un cargo, par un beau matin ensoleillé, en route vers le port de Doudinka, là-haut dans les fri-

■■■

Une compétition de judo à Krasnoïarsk. Pour quelques jeunes sportifs, combien s'adonnent à la drogue ?

Ci-contre, Victor Astafiev chez lui. « Ce pauvre fleuve, on l'a tant abîmé. »



En quittant Krasnoïarsk.

Le fleuve et la taïga nous appellent.

■■■

mas du Grand Nord, 300 kilomètres au-delà du cercle polaire. Le « Pouchkino » y transportait près de 2 000 tonnes de marchandises – produits alimentaires, chaudières, camions, embarcations de tourisme. Un bon bateau, construit en 1963 en Tchécoslovaquie, et apparemment bien entretenu. Les membres de l'équipage se tenaient vaguement sur leurs gardes, visiblement interloqués par ces Français et leur projet loufoque. C'est plus tard, en fait, que nous ferions vraiment connaissance...

Quelques heures après le départ, nous sommes passés tout près d'une colline, sur la rive droite. Derrière trois rangées de barbelés et une série de miradors, on voyait clairement le tunnel d'une ligne de chemin de fer : l'une des portes d'accès de Krasnoïarsk-26. Le réseau de tunnels y est aussi étendu que celui du métro de Moscou.

Pour un journaliste, dont la vocation est de raconter ce qu'il voit, il est curieux d'observer, depuis un fleuve, un endroit qui n'existe pas... Krasnoïarsk-26 n'apparaît pas sur les cartes, y compris les plus détaillées, qu'emploient les équipages des bateaux. Ses 105 000 habitants dépendent directement de Moscou. Leurs bateaux de tourisme, quand ils en possèdent, ont pour port d'attache le petit village d'Atamanovo, sur l'autre rive. Krasnoïarsk-26 existe tellement peu, pourrait-on dire, que les animateurs d'une colonie de vacances ont planté leurs tentes juste en face ; à un endroit où, d'après les spécialistes, la pol-

lution radioactive est particulièrement élevée. Le Dr Leonid Pankratov, chargé du dossier à Krasnoïarsk (la « vraie » ville), est plutôt rassuré par les mesures qu'il a effectuées sur le terrain. « Mais j'ai l'impression qu'on me cache certaines données, confie-t-il. Notamment sur les fuites qui auraient pu se produire dans le passé. »

Le gouvernement soviétique gérait directement une dizaine de villes fermées de ce genre (dans la région, il en existe une autre, Krasnoïarsk-45, installée sur un des affluents de l'énisseï ; on y enrichissait l'uranium). Autrefois ultra-privilégiés, leurs résidents sont les premières victimes de la fin de la guerre froide.

Les deux principaux réacteurs de Krasnoïarsk-26 ont été fermés. L'approvisionnement est interrompu, et les « dirigeants municipaux » ont recours au troc. Depuis quelques mois, une société sud-coréenne fait fabriquer ici des postes de télévision couleur.

L'an dernier, les ouvriers ont menacé de faire grève si Moscou ne versait pas rapidement les salaires. Certains parlèrent de chantage nucléaire. On leur envoya la paie par avion spécial. Elle avait quatre mois de retard.

Marc Epstein ■

Avec Alla Chevelkina.

Reportage photo : Jean-Paul Guilloteau.

**La semaine prochaine :
LES FANTÔMES DE LA TAÏGA**